

IRAN

« Le régime préfère une société droguée à une société qui résiste »

Dans un livre sur la drogue au Moyen-Orient, l'historien Jean-Pierre Filiu décrypte comment les régimes de la région oscillent entre tolérance, répression et manipulation du trafic, de la production et de la consommation des stupéfiants.

ENTRETIEN

PAULINE HOFMANN

Anvers, le trafic de drogue fait payer un lourd tribut aux habitants. Mais ses racines remontent bien au-delà de la ville flamande. Si les drogues qui transitent par le port ne viennent pas majoritairement du Moyen-Orient, une part importante du trafic en Europe commence à l'Est. Eminent chercheur sur le Moyen-Orient, Jean-Pierre Filiu publie un nouvel ouvrage, *Stupéfiant Moyen-Orient*, qui décrit les relations entre pouvoir et drogues. La consommation, le trafic mais aussi la production continuent d'être un moteur de bouleversements dans la région. Des fantasmes autour des *Mille et une nuits* au trafic de Captagon du régime Assad, le professeur de Sciences Po raconte l'omniprésence des stupéfiants.

Le régime iranien réprime durement la contestation populaire depuis près de quatre mois. Cette répression pourrait-elle les détourner de leur « autre guerre », celle contre les stupéfiants ?
La théocratie iranienne est aujourd'hui engagée dans une répression féroce d'une contestation pourtant pacifique. Cette répression détourne les forces de sécurité de la lutte contre le narcotrafic qui, comme le montre le film *La loi de Téhéran*, a gangrené toute la société iranienne. A sa prise de pouvoir, l'ayatollah Khomeini a trouvé un demi-million de toxicomanes dans le pays. On est aujourd'hui à plus de six millions. C'est une faillite absolue de la République islamique malgré ses prétentions à imposer une forme de morale qui n'est qu'un prétexte pour sa répression. Beaucoup d'opposants ont par le passé été pendus sur des accusations de trafic de drogue dans les régions du Kurdistan et du Balouchistan, les deux foyers de la contestation actuelle.

La consommation de drogue massive en Iran ne date pas d'hier, ni de l'arrivée au pouvoir des ayatollahs. Quelles en sont ses racines ?
Dès le XVII^e siècle, des voyageurs français à la cour d'Ispahan témoignent de l'addiction de masse en Perse : dans la classe moyenne, à la cour, dans les élites... Mais la République islamique est un basculement. Les soi-disant religieux, qui tiennent l'Iran d'une main de fer, ont préféré laisser l'opium se répandre dans leur société. Récemment, la méthamphétamine, très addictive et appelée shisheh en persan, fait des ravages. Ce régime abject a conclu un pacte de non-agression avec la toxicomanie. C'est littéralement l'opium du peuple. Ils préfèrent une société assoupie, anesthésiée, intoxiquée, qu'une société qui lui résiste comme c'est le cas aujourd'hui sous le slogan magnifique de « Femme, vie, liberté ».

Le régime iranien profite-t-il financièrement du trafic de drogue qui transite par l'Iran ?
Il faut avoir en tête la nature factionnelle du régime iranien. Le Guide suprême, l'ayatollah Khomeini, a toujours



le dernier mot, quel que soit le président élu. Les Gardiens de la révolution sont la colonne vertébrale du régime. Mais des luttes de faction s'accroissent avec la perspective de la succession de Khamenei. Alors que les forces de sécurité ont payé un tribut très lourd à la lutte contre le trafic de drogue, des milliers de morts, certaines factions ont pactisé avec le narcotrafic contre d'autres factions. Le contrôle de la contrebande, des frontières, est fondamental pour le détournement des sanctions internationales contre l'Iran, qui frappent davantage les populations vulnérables que les réseaux les plus protégés du régime.

Un autre régime frappé de sanctions sait les contourner. Comment le trafic de drogue aide-t-il le régime Assad à se maintenir à flot en Syrie ?
C'est fondamental. Pour la première fois au cœur du Moyen-Orient, à Damas, un narcorégime dépend essentiellement des ressources tirées de la production et du trafic de stupéfiants, en l'occurrence le Captagon, une amphétamine très addictive produite à coût limité. Avant la catastrophe actuelle, la Syrie avait une industrie pharmaceutique de bon niveau. Les chimistes peuvent fabriquer du Captagon aujourd'hui. Les ateliers comme les convois de drogue sont protégés par le frère de Bashar, Maher Al-Assad, chef de la garde prétélectorale du régime. Il contrôle la production et la diffusion via le Liban et surtout la Jordanie, avec pour destination ultime l'Arabie saoudite. La consommation de Captagon y a pris ces dernières années un tour inquiétant, notamment dans la classe moyenne, avec un déni des autorités saoudiennes. Les Jordaniens ont infligé un coup sévère aux trafiquants syriens. Les Libanais ont été frappés d'un embargo sur leurs exportations agricoles vers le Golfe après la découverte de stocks de Captagon dans des oranges, des grenades... Le régime Assad pousse de tous les côtés ces derniers temps. On a remarqué une filière transitant par l'Irak puis la Jordanie pour ensuite entrer vers le Golfe. Il est difficile d'estimer précisément, mais on parle de milliards de dollars de recettes versées dans la poche du clan Assad qui contourne les sanctions internationales qui frappent la population qui vit sous son joug.

Une rumeur voulait que les terroristes

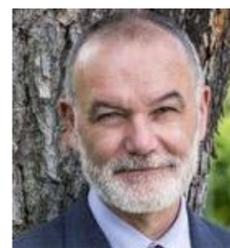
Au-delà du traditionnel opium (ici dans le sud-est du pays), la consommation de méthamphétamine fait des ravages en Iran. © AFP

du Bataclan étaient drogués au Captagon lors de l'attentat de 2015. Mais aucune preuve n'a jamais permis de corroborer cela. Vous faites un parallèle avec la secte des Assassins, au Moyen-Âge. Pourquoi existe-t-il ce mythe du tueur sanguinaire drogué ?
Ces assassinats, cette violence sont abominables. Et face à ces attaques, un effet de sidération, totalement planifié par les auteurs d'attentat, se produit. Cette sidération suspend la capacité de compréhension, au sens intellectuel. Plutôt que d'essayer de comprendre comment on est arrivé à ce massacre, on considère les terroristes comme un autre absolu, n'étant motivé que par une consommation de drogue. Ce type de raisonnement, tenu pour Daesh, l'a été pour ceux qu'on appelait les Assassins, une secte terroriste qui a fait des ravages aux XII^e et XIII^e siècles. Elle était accusée par ses détracteurs d'agir sous l'emprise du haschich, une fable colportée par Marco Polo et relayée jusqu'à aujourd'hui.

Comment la brève lutte contre l'opium par les talibans au détour des années 2000 est-elle liée aux attentats du 11-Septembre ?
L'Afghanistan est de très loin le principal producteur d'opium et d'héroïne avec 90 % du marché mondial. En 2000-2001, les talibans sous la direction du mollah Omar avaient décrété une prohibition totale de la culture du pavot. Vu la nature totalitaire du régime taliban, cette prohibition a été respectée sur l'ensemble du territoire afghan contrôlé par les talibans. Une telle efficacité est unique dans l'histoire de l'Afghanistan. Les talibans espéraient amadouer les Etats-Unis et l'ONU en se montrant de bonne volonté sur ce sujet pour, en échange, ne rien céder sur la protection accordée à Oussama Ben Laden et Al-Qaïda. Mais les Etats-Unis n'ont pas saisi cette main tendue par les talibans. Immédiatement après le renversement du régime taliban, la culture du pavot et donc la production d'opium ont massivement repris. Alors même que les Etats-Unis dénonçaient les complicités avérées entre les talibans et les trafiquants, les seigneurs de la guerre, sou-

Jean-Pierre Filiu

Jean-Pierre Filiu est un des meilleurs connaisseurs du monde arabe en France. Il enseigne à Sciences-Po et publie sur le site du *Monde* une chronique hebdomadaire. Il est l'auteur de très nombreux livres sur le Moyen-Orient et le Maghreb dont *Algérie, la nouvelle indépendance* ou encore *Le Milieu des mondes - Une histoire laïque du Moyen-Orient depuis 395*.



Les soi-disant religieux qui tiennent l'Iran ont laissé l'opium se répandre dans leur société

”

Stupéfiant Moyen-Orient
JEAN-PIERRE FILIU
Seuil,
224 pages,
22 euros.

vent barons de la drogue, ont été remis en selle par les Etats-Unis.

Les Etats-Unis ont parfois utilisé la lutte contre le trafic de drogue pour jouer leur jeu d'influence au Moyen-Orient. A d'autres moments, ils ont laissé faire, voire favorisé la production.
L'hypocrisie est terrible. Elle s'explique par une forme d'indifférence des Etats-Unis, car les stupéfiants produits arrivent très rarement chez eux depuis le début de ce siècle. Le contraste est frappant avec la French connection des années 60-70. En Irak, il n'y avait aucun problème sérieux de toxicomanie avant l'invasion américaine. Aujourd'hui, les milices à qui le pays a été livré ont toutes peu ou prou partie liée avec le narcotrafic.

Dans votre livre, vous expliquez comment la répression a pu être à l'origine de la chute de certaines dynasties. Pouvez-vous nous donner un exemple ?
Je n'irai pas jusqu'à dire que la répression a fait tomber des régimes. Mais le choix du tout répressif s'inscrit généralement dans des luttes de pouvoir... C'est le cas à l'époque Mamelouk, à la moitié du XIII^e siècle en Egypte et en Syrie, mais aussi dans l'empire ottoman, qui a connu des conflits très durs autour de la légalisation ou de la répression des stupéfiants. La drogue est un objet de controverse dogmatique. Certains religieux musulmans opposés à la répression considèrent qu'il est « interdit d'interdire ce qui ne l'est pas ». Et la manne fiscale de la taxation du haschisch ou de l'opium est regardée avec intérêt.

Aujourd'hui, on a l'image de l'islam comme d'une religion qui interdit l'alcool, le haschich. Mais cela a-t-il toujours été le cas ?
Le débat court depuis un millénaire et demi et il n'est toujours pas tranché. Pour une raison simple : le Coran comme les hadiths ne sont pas explicites à ce sujet. L'ivresse (la sakra) est mise en cause mais aucune substance n'est explicitement désignée. Et pour cause : le haschisch ne devient populaire qu'au XIII^e siècle. Loin d'être condamné, il est par exemple exalté par certaines confréries soufies qui y voient le vecteur de leur extase mystique.